

Le privé et ses avatars

Pierre Ouellet, *Still. Tirs groupés*, Québec, L'instant même, 2000, 128 p., avec 11 illustrations hors-texte de Michel Bricault, 24,95 \$.

Francine Mard, *Les mains si blanches de Pye Chang*, Montréal, Triptyque, 2000, 160 p., 18 \$.

Maxime Houde, *La voix sur la montagne*, Beauport, Alire, 2000, 282 p., 13,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37754ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

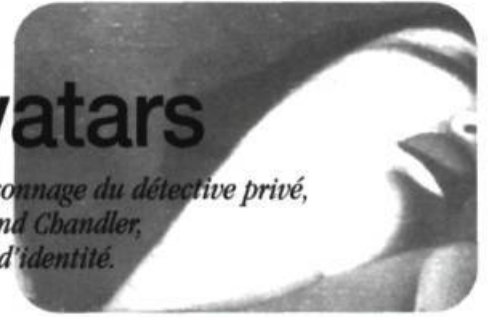
Bordeleau, F. (2001). Compte rendu de [Le privé et ses avatars / Pierre Ouellet, *Still. Tirs groupés*, Québec, L'instant même, 2000, 128 p., avec 11 illustrations hors-texte de Michel Bricault, 24,95 \$. / Francine Mard, *Les mains si blanches de Pye Chang*, Montréal, Triptyque, 2000, 160 p., 18 \$. / Maxime Houde, *La voix sur la montagne*, Beauport, Alire, 2000, 282 p., 13,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 31-32.

Pierre Ouellet, *Still. Tirs groupés*, Québec, L'instant même, 2000, 128 p., avec 11 illustrations hors-texte de Michel Bricault, 24,95 \$.
Francine Allard, *Les mains si blanches de Pye Chang*, Montréal, Triptyque, 2000, 160 p., 18 \$.
Maxime Houde, *La voix sur la montagne*, Beauport, Alire, 2000, 282 p., 13,95 \$.

POLAR
Francine Bordeleau

Le privé et ses avatars

Qu'il s'agisse de polar dit littéraire ou de polar traditionnel, le personnage du détective privé, dont l'archétype fut durablement installé par Raymond Chandler, apparaît comme un solitaire en perpétuelle quête d'identité.



C'EST BIEN PAR COMMODITÉ QUE L'ON QUALIFIERA *Still*, de Pierre Ouellet, de roman policier. Non qu'on n'y trouve pas les éléments caractéristiques du genre, bien au contraire. *Still* met ainsi en scène un flic, des meurtres et, par conséquent, une enquête : voilà qui constitue indubitablement la matière de base du polar. Ajoutons-y un décor particulièrement glauque, celui, par exemple, des *snuff movies*, ces films pornos où les protagonistes — pour la plupart des femmes — se font assassiner en direct. Tel est le milieu trouble dans lequel officie Chester Head, ci-devant héros de *Still*.

Mais pour Pierre Ouellet, professeur de sémiotique à l'UQAM et auteur de romans assez complexes tels *L'attachement* et *Légende dorée* (L'instant même, 1995 et 1997), le polar n'est qu'un prétexte. Son bien-nommé Chester Head a perdu la tête : un « accident de travail » l'a rendu amnésique.

C'est désormais « un homme mort, malgré les apparences : un paletot gris sous une tête grise, qui marche, pense. Boite, délire. Que son passé aura usé, râpé ». Lui et le narrateur étaient sur une enquête : une affaire de décollations (!). Aujourd'hui, la seule enquête possible pour Head concerne sa mémoire, ses propres traces, son passé. Un passé notamment habité, donc, par les crimes atroces d'un « décapiteur »...

Son avant-dernière victime s'appelait Blandice Berger et tournait dans les films d'un certain Bob MacFarlane. L'homme avait d'abord été producteur, spécialisé dans les films de série B. « Puis de série X, Z, Hard, Snuff et C^{ie}, quand il se mit à son compte, aidé par la mafia et tout le crime organisé. » MacFarlane fut lui aussi assassiné et son corps, décapité, mis en scène d'inimaginable façon. Bob MacFarlane, Blandice Berger, et encore Ray McIntyre, Adam Read, Eva Wright : tous les cinq unis dans la mort,

tués par on ne sait qui.

Il faudra, pour découvrir le tueur en série, remonter aux sources de la mémoire de Chester Head, travail qui sera effectué par le narrateur. « Je récris cette histoire comme si c'était la mienne. Je me fais complice à chacune des phrases que je transcris. Où je laisse mes propres empreintes. [...] Je suis cette mémoire, maintenant. » Les mémoires, les identités se

confondent, interchangeable semble-t-il. Chester Head, Lester Read qui réalise *Dirty Eve*, « un film *gore*, à faire vomir », et encore Eve Beverly, Kim Everly, Kimberly Eave, tous ces noms « dans le même bourbier : ce mélange indéfinissable de soi, des autres, de tant de personnes en soi que c'est une glèbe, une boue avec quoi on n'a pas réussi à faire le premier homme.

Les noms, les corps. Sur celui d'Eve Beverly, personnage qui joue dans *Still* un rôle capital, Pierre Ouellet fait dire à Chester Head des phrases violentes — violentes parce qu'elles marquent l'absolue possession du corps de l'autre. Ainsi : « On donne ton corps à l'amour. On donne cet amour-là à tous les hommes pour qu'après ils nous le redonnent, augmenté du leur, qui fait l'amour plus fort, le don plus grand. » Propos difficilement recevables, et au moins leur destinataire raturera-t-elle d'un immense X la lettre qui les contient...

Par-delà la violence omniprésente — dans le discours, dans les meurtres, dans le milieu même où se situe le roman —, *Still* renvoie continûment aux référents bibliques pour interroger la condition d'homme, condition tourmentée par les notions de culpabilité et d'innocence, par l'amour et la haine éprouvés en simultanéité, par la conscience du mal, et tout cela même qui constitue le sentiment de déréliction. Si, à cause des corps décapités, s'impose ici la figure symbolique de Salomé, il faut lui adjoindre Caïn et Abel, les deux frères par qui se joue la métaphore du premier meurtre de l'humanité. De l'esthétique glacée de *Still* résulte ainsi une plongée dans les abysses — les abîmes ? — de l'âme à laquelle les images de Michel Bricault, qui auraient du reste inspiré Pierre Ouellet, confèrent une densité toute particulière.

Chinatown

Sylvain Dupont, le héros du dernier livre de Francine Allard (qui s'est fait connaître avec *Défense et illustration de la toutoune québécoise* avant d'écrire des romans jeunesse), n'a nullement envie, lui, de s'improviser détective privé. Il est néanmoins, à cinquante ans, un vrai solitaire, un célibataire plein de manies à qui son père apporte chaque mois « des caleçons Stanfield pour les vieux garçons » et un paquet de condoms qui finissent toujours chez les ados du quartier. Névrosé par surcroît, Dupont écrit des romans (policiers et autres) qui se vendent peu, traverse fréquemment de douloureux passages à vide et vit plutôt, du reste, de sa confiserie installée rue Saint-Denis. Un beau jour madame Chang, une vieille Chinoise, lui propose sa fille Pye en mariage ; avec la fille vient une dot conséquente. Entendre : beaucoup beaucoup d'argent. Que faire pourtant, sinon éconduire poliment la dame et son offre quelque peu farfelue ? Ce refus marquera, pour notre narrateur, le début des ennuis : il se met en effet à croiser un Chinois patibulaire, à recevoir des colis qui sonnent comme des avertissements et des menaces...



Pierre Ouellet

Plus amusante et bon enfant que véritablement prenante, l'intrigue imaginée par Francine Allard se situe à mille lieues du savant exercice de style peaufiné par Pierre Ouellet. Si Dupont utilise son aventure chinoise comme matériau romanesque au fur et à mesure qu'elle se déroule, il ne manque pas d'en prévenir explicitement le lecteur, évacuant ainsi toute ambiguïté : « Des didascalies par personnes interposées me permettaient de faire jouer mon commissaire de police sur la grande scène d'une réalité qui était la mienne. »

À cette réalité, des manies soigneusement entretenues et de nombreuses séances chez le psychiatre — psychiatre auquel est attribué, on le verra, un rôle quasi démiurgique — donnent un brin de gentille fantaisie (à défaut d'une complexité identitaire). Histoire, en outre, de créer un certain climat, Allard adjoint à son héros une vieille amie à la fois lesbienne et éditrice ainsi qu'un « Père » encore vert, devenu grand séducteur au moment de son veuvage. Ajoutons-y enfin des considérations

sur la littérature qui se teignent parfois d'une légère ironie — « [...] je ne paraissais pas souffreteux comme Gilles Archambault » —, parfois d'un moralisme assez agaçant, proche de la rhétorique convenue, et on aura une bonne idée du projet défendu par *Les mains si blanches de Pye Chang*.

Au fil de ses péripéties chinoises, l'écrivain-narrateur sent qu'il devient complètement fou. Mais ces péripéties auront contribué à le remettre en

selle en lui fournissant la matière de son « meilleur roman », apprendra-t-on tout à la fin. Le dénouement apparaîtra cependant tarabiscoté... « Vrai » polar que *Les mains blanches de Pye Chang* ? Charmant divertissement plutôt, et sans doute Francine Allard, qui crée ici un narrateur sympathique mais manquant de consistance — la caractérisation de ce personnage central est un des défauts du roman —, n'avait-elle pas d'autre prétention.

L'affaire du collier

Avec *La voix sur la montagne*, son premier livre, le jeune (vingt-sept ans) Maxime Houde invente pour sa part un personnage de privé dans la plus pure tradition du polar. En fait son Stanislas Coveleski, ex-policier travaillant maintenant à son compte, semble tout droit sorti de chez Chandler. La référence à l'écrivain états-unien s'impose d'autant que Houde situe son intrigue dans le Montréal des années 1940. Plus précisément, nous sommes en 1947, et l'acariâtre madame Dufresne s'est fait voler un collier de très grand prix. Le bijou vaut en effet 20 000 \$ (en dollars de 1947 !), et sa propriétaire entend bien le retrouver. L'enquête sera donc confiée à Coveleski, archétype du privé — presque un ersatz de Philip Marlowe — qui, à l'instar du héros du *Grand sommeil*, a rendez-vous avec d'innombrables « coups tordus ».

Et avec d'innombrables suspects, comme le veut la condition *sine qua non* du suspense. La vieille dame est riche, odieuse et copieusement détestée. Les domestiques sont des coupables tout désignés, mais on ne saurait non plus négliger la progéniture ; les filles, en particulier, battent leur mère froid depuis des décennies. Jeanne, la bru dévouée — inexplicablement dévouée, compte tenu du caractère de la septuagénaire —, Élyse, une autre bru dissimulant on ne sait trop quels secrets, Sylvia, la petite-fille drôlement délurée pour ses dix-sept ans, l'insaisissable docteur Verreault, consacré médecin de madame Dufresne depuis peu, et Nick Tremblay, un tenancier trempant dans des affaires louches, complètent une galerie de personnages bien campés, et avec qui Coveleski, « homme sur son déclin », n'aura pas la partie facile.


Aussi cossue soit-elle, la maison Dufresne exhale une atmosphère de soufre. Les grands bourgeois sont immondes ou, au mieux, mesquins. Sylvia fréquente des lieux mal famés ; avant d'épouser l'un des fils Dufresne, Élyse fut prostituée ; quant au docteur Verreault, peut-être arrondit-il ses fins de mois en vendant de la morphine... Cette enquête sur un collier disparu est prétexte, pour Maxime Houde, à dresser une peinture de milieu(x) des plus convaincantes. Bourgeoisie en pleine déconfiture morale et monde interlope se côtoient ici, et sont décrits avec réalisme et vigueur. On saura également gré à l'écrivain d'avoir recréé, de façon fort vraisemblable semble-t-il, l'atmosphère du Montréal des années de l'après-guerre. Avec *La voix sur la montagne*, Houde installe sans doute un univers récurrent, car d'autres enquêtes de Coveleski devraient suivre, annonce son éditeur. Voilà qui est fort réjouissant, parce que si ce premier polar prend des allures de pastiche, au moins le pastiche est-il réussi.

Suspense bien construit et doté d'un héros au caractère déjà bien défini et cohérent, *La voix sur la montagne* montre en somme que Maxime Houde peut devenir l'un des quelques bons auteurs québécois de polars.



N° **57** **BESTIAIRE**
 Disponible par abonnement et en kiosque début mars

Avec les auteurs:
 LOUIS HAMELIN, YVES BOISVERT, ANDRÉ CHRISTENSEN, PIERRE LÉON,
 CHRISTIANE LAHAÏE, SYLVIE MASSICOTTE, GUY MARCHAMPS, LUC BUREAU,
 ÈVE CADIEUX, SERGE PATRICE THIBODEAU



Cynthia Girard, *Chien-galchise PATTERN*
 romancier sur canvas, 92 x 116 cm, 1999

Et les artistes en arts visuels:
 CHARLES DAUDELIN, JEAN-PAUL RIOPELLE, JEAN-PIERRE GAUDREAU,
 MICHEL SAULNIER, SYLVAIN BOUTHILLETTE, CYNTHIA GIRARD, MARC SÉGUIN

ÉDITIONS D'ART LE SABORD Téléphone: (819) 375-6223
 Courriel: art@lesabord.qc.ca